

Durant toute la guerre, Gaston Blaise se montra intraitable sur ces points et son attitude eut une vertu d'exemple qui fit merveille en Belgique occupée.

En même temps, il fallait aider la résistance, aider tous ceux qui — journalistes, syndicalistes, industriels ou résistants armés — avaient besoin de ressources pour vivre ou pour résister.

C'est Gaston Blaise que Galopin chargea d'organiser cette aide. Il le fit comme tout ce qu'il entreprenait, avec efficacité, sans ostentation, connaissant les dangers auxquels il s'exposait.

Mais cet esprit de résistance de la Société Générale de Belgique durant la guerre devait finalement attirer l'attention de l'ennemi et conduire hélas! à l'assassinat du gouverneur Galopin en février 1944.

A ce moment, Gaston Blaise, à la demande unanime de ses collègues, reprit le flambeau et devint ainsi le neuvième gouverneur de la Société Générale de Belgique.

On apprit bientôt qu'un danger réel le menaçait et que l'ennemi songeait à poursuivre sa politique de terrorisme en exécutant cette fois Gaston Blaise comme il l'avait fait pour Alexandre Galopin.

Gaston Blaise fut obligé à ce moment, sur le conseil de ses amis, de se réfugier dans la clandestinité. Ses collaborateurs directs pouvaient évidemment entrer en contact avec lui et c'est ainsi qu'il put, jusqu'à la libération de septembre 1944, poursuivre son travail de direction.

La période d'immédiat après-guerre fut pour lui à la fois enthousiasmante et éprouvante : enthousiasmante car il s'agissait de reconstruire, de remettre le pays au travail et c'était là une tâche que Gaston Blaise connaissait particulièrement bien ; éprouvante aussi, cependant, car les mesures prises avec le courage que l'on sait par l'élite restée au pays, devaient être jugées par les autorités légales, c'est-à-dire celles qui revenaient de Londres.

Gaston Blaise fut obligé de consacrer une grande partie du temps qu'il aurait voulu réserver à des tâches de reconstruction, à la défense des industriels qui n'avaient fait que leur devoir pendant la guerre. Mais ceci ne devait pas altérer sa bonne humeur légendaire, ni surtout sa sérénité et c'est avec une confiance totale dans l'avenir qu'il accepta, le 1^{er} janvier 1951, l'honorariat de ses fonctions de gouverneur.

A ce moment, tandis que d'autres auraient songé au repos, Gaston Blaise entreprit, peut-on dire, une nouvelle carrière, en se consacrant aux problèmes du Congo. Son action dans ce domaine fut également couronnée de succès, tant à l'Union Minière, au Katanga, qu'à la Société Minière du Bécéka, au Kasai.

Il y fit de nombreux séjours, y apportant le même sens de l'humain qui avait chaque fois marqué sa présence dans les entreprises belges.

Le 25 février 1964, Gaston Blaise s'éteint à Bruxelles, après une courte maladie. C'est presque, jour pour jour, le vingtième anniversaire de la mort tragique de celui qui fut si longtemps son compagnon de route, Alexandre Galopin.

Aussi, est-ce dans un même élan de douloureuse sympathie que l'Assemblée Générale de la Société Générale de Belgique, qui se tient précisément ce jour-là, évoque la mémoire et d'Alexandre Galopin, victime de son patriotisme, et de Gaston Blaise, dont toute l'existence fut imprégnée de droiture intransigeante et de bonté foncière.

Max Nokin.

Souvenirs personnels. — Renseignements communiqués par Monsieur Henri Blaise, fils du Général Blaise. — E. Van der Straeten, « Blaise (Gaston) », dans *Biographie belge d'Outre-Mer*, t. VII, fasc. A, Bruxelles, 1973, col. 39-47.

BLANCQUAERT (Edgard), philologue et professeur à l'Université de Gand, né à Opdorp (Flandre

orientale) le 20 juin 1894, décédé à Mariakerke, près de Gand, le 29 septembre 1964.

Elève de l'école communale de son village natal, où ses parents étaient tous deux instituteurs, ensuite de l'Athénée royal de Malines. En 1912 il se fit inscrire comme étudiant à la Faculté de philosophie et lettres, section philologie germanique, à l'Université de Gand. Sa candidature à peine achevée, la première guerre mondiale éclate et le jeune Blancquaert se constitue volontaire à peu près immédiatement. Après avoir reçu l'instruction militaire en France, il est envoyé au front de l'Yser en mars 1915. En avril 1916 il s'engage pour le Congo belge, où il est promu au rang de lieutenant et continue le combat dans l'Est Africain allemand. Il y reste deux ans, mais la malaria l'oblige à rentrer en Europe. Après un congé de convalescence, il retourne au front en Belgique pour y prendre part à la dernière grande offensive.

Pendant tout ce temps, l'étudiant Blancquaert n'avait pas oublié ses études. A Gand, l'enseignement de l'angliste néerlandais Henri Logeman l'avait beaucoup impressionné et avait éveillé en lui l'intérêt qu'il devait porter toute sa vie à la langue parlée, plutôt qu'à la langue littéraire. Pour passer le congé de convalescence susdit il choisit Londres, pour y étudier la phonétique sous la direction des phonéticiens de renom Daniel Jones et Harold Palmer. Malgré son retour au front en juin 1918, il trouve l'occasion de passer le premier doctorat devant le Jury Central siégeant au Havre. Après la guerre il continue ses études à l'Université de Bruxelles, où il est reçu docteur en philologie germanique en novembre 1919 avec une thèse ayant pour sujet le dialecte d'Opdorp. En 1921 la Fondation Universitaire lui accorde une bourse d'un an pour aller suivre à la Sorbonne et à l'Ecole des Hautes Etudes à Paris les cours d'Albert Dauzat pour la linguistique générale, de Jules Gilliéron pour la dialectologie et de

Jean Poirot pour la phonétique. L'enseignement et l'*Atlas linguistique de la France* du génial Gilliéron lui inspirèrent l'œuvre maîtresse de sa vie, la création d'un atlas linguistique pour l'ensemble du domaine néerlandophone. De retour en Belgique, il reprend sa tâche de professeur à l'Athénée royal de Gand, mais sur proposition du ministre Camille Huysmans il est chargé en 1925 de deux cours nouvellement créés à la Faculté de Gand, la phonétique et la dialectologie. En 1927 il succéda à Jozef-Jan Vercoullie pour les exercices philologiques et la grammaire historique néerlandaise. En 1930 il est professeur ordinaire. Au cours des années il fut en plus chargé d'un cours d'orthophonie néerlandaise à l'Institut des sciences psychologiques et pédagogiques attaché à l'Université de Gand, de 1937 à 1941 du cours de dialectologie wallonne et des méthodes modernes d'études dialectologiques, et de 1944 à 1947 de la grammaire comparée des langues indo-européennes, et du gothique.

En 1925 paraît le premier volume de l'atlas linguistique de Blancquaert, qui couvre le Petit-Brabant. Fin 1926 paraîtra le vol. XIV, le dernier de la *Reeks Nederlandse Dialectatlassen*, douze ans après la mort de son initiateur. Chaque volume comprend deux parties, une partie les textes et l'autre les cartes. Ces textes sont conçus de manière à illustrer la phonétique, la morphologie et la syntaxe des dialectes. Tous ces textes ont été recueillis oralement sur place, avec des témoins soigneusement choisis et sûrs, et notés en écriture phonétique. La lexicologie y trouve également son compte, mais forcément à un degré moindre. Pareil travail demande beaucoup de temps et de nombreux déplacements. L'atlas n'aurait jamais vu le jour, si Blancquaert, philologue doublé d'un organisateur, ne s'était assuré la collaboration de plusieurs dialectologues qualifiés.

Il écrivit une *Praktische Uitspraakleer van de Nederlandse Taal* qui con-

nut 8 éditions. Ce manuel vise l'amélioration de la prononciation du néerlandais littéraire par les Flamands. Ses connaissances étendues des divers dialectes flamands, de la phonétique théorique et expérimentale et son sens didactique firent de son livre un guide sûr, très usité dans l'enseignement tant normal qu'universitaire. Son influence favorable serait difficile à établir, mais certainement elle fut et demeure considérable. Le nombre des autres publications de Blancquaert remonte à 150 environ, parmi lesquelles plusieurs études philologiques originales. En 1938 il organisa et présida le troisième Congrès international de Phonétique, tenu à Gand. Si personnellement il s'intéressa en premier lieu à l'état actuel de la langue, il ne se désintéressa pas pour autant de son histoire. Il engagea et encouragea plusieurs de ses élèves à l'étude diachronique du néerlandais. Il créa à cet effet en 1947 un organe intitulé *Belgisch-Nederlands interuniversitair Centrum* qui groupe les enseignants du niveau universitaire de la langue néerlandaise de la Belgique et des Pays-Bas. Sous le titre sériel de *Bouwstoffen en studiën voor de geschiedenis en de lexicografie van het Nederlands*, l'aile belge de ce centre a édité jusqu'à ce jour treize volumes d'une ampleur imposante. Blancquaert était cofondateur d'une nouvelle revue, *Taal en Tongval* (1949), pour les dialectes et tout ce qui s'y rapporte dans le domaine de langue néerlandaise. A la création en 1926 par Camille Huysmans, alors ministre de l'Instruction publique, de la Commission royale de Toponymie et de Dialectologie, Blancquaert fut d'emblée nommé membre et secrétaire. En 1935 il fut élu membre de la Koninklijke Vlaamse Academie voor Taal- en Letterkunde, en 1954-1955 de la Koninklijke Nederlandse Akademie van Wetenschappen, afdeling Letteren à Amsterdam, et de la Fryske Akademie à Leeuwarden. Il siégea dans plusieurs commissions, notamment la commission chargée de la

traduction en néerlandais des textes légaux et de la constitution belge et la commission pour l'uniformisation et la fixation de l'orthographe néerlandaise. Depuis 1938, il était membre du Conseil culturel flamand. En 1948, l'Université de Lille lui conféra le doctorat *honoris causa* pour l'ensemble de ses mérites scientifiques et son rôle culturel.

En 1939, il fut ministre de l'Instruction publique pendant quelques mois. Il fut recteur de l'Université de Gand de 1945 à 1947. En 1952, il devint administrateur-inspecteur et ensuite commissaire du gouvernement auprès de la même université.

Pour des raisons de santé il sollicita et obtint l'éméritat en 1957, ainsi que la démission de ses fonctions administratives. Il n'abandonna pas toute activité, mais la mit en quelque sorte en veilleuse. Il existe de lui un buste en bronze, par le sculpteur E. Poetou, que possède la Koninklijke Academie voor Taal- en Letterkunde.

Cécile Tavernier.

« Edgard Blancquaert », dans *Rijksuniversiteit te Gent. Liber memorialis, 1913-1960. Deel I, Faculteit der Letteren en Wijsbegeerte*, Gent, 1960, p. 280-296, portrait, bibliographie. — W. Pée, « Edgard Blancquaert », dans *Album Edgard Blancquaert*, Tongres, 1958, p. 7-20, bibliographie. — W. Pée, « Edgard Blancquaert », dans *Jaarboek van de Maatschappij der Nederlandse Letterkunde te Leiden, 1967-1968*, p. 128-137. — W. Pée, « Blancquaert, Edgard », dans *Nationaal Biographisch Woordenboek*, t. 5, 1972, col. 79-83. — V.-F. Vanacker, « In memoriam Prof. em. Dr. E. Blancquaert », dans *Bulletin de la Commission royale de Toponymie et Dialectologie*, XXXIX, 1965, p. 31-46. — C.-B. van Haeringen, « Herdenking van Edgard Blancquaert », dans *Jaarboek der Koninklijke Nederlandse Akademie van Wetenschappen, 1964-1965*, p. 1-7. — C. Tavernier, « Ed. Blancquaert », dans *Orbis, Bulletin international de Documentation linguistique*, VIII, 1, 1959, p. 246-249.

BOCH (Michel DE ou {LE}). Voir Bocq (Michel DE).